LA TRADUCTION DES LITTERATURES FRANCOPHONES EN ROUMANIE. LA LITTERATURE ANTILLAISE (II)

Elena-Brânduşa Steiciuc

L'usage du français a été introduit dans les Caraïbes au XVII[e] siècle, certaines îles (la Martinique, la Guadeloupe) étant colonisées par les Français dès 1635, puis rattachées à la Couronne en 1647, pour acquérir, trois siècles plus tard, en 1946, le statut de département français d'outre-mer.

Pour ce qui est de l'histoire socio-culturelle de la Caraïbe, on est d'accord à la diviser en trois périodes distinctes (Gordon K. Lewis, *Main Currents in Caribbean Thought : the Evolution of the Caribbean and its Ideological Aspects. 1492-1900,* Baltimore, John Hopkins University Press, 1983), à savoir:

a) **la découverte,** lorsque la traite est officielle (1653-1830), tout comme l'esclavage des Noirs originaires d'Afrique ; ce n'est qu'en 1848 que cette pratique sera abolie dans les colonies françaises, par la loi dont l'initiateur fut Victor Schoelcher. Le colonisé apparaît dans les productions littéraires ou autres comme une créature, un « être tiré du néant et modulé en fonction des désirs d'un imaginaire européen occupé à cartographier, apprivoiser et exploiter le Nouveau Monde. » (Lydie Moudileno, *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature*, Ed. Karthala, 1998, p. 11). Même après 1848, le reflet de l'ancien esclave en littérature – qui prend maintenant des traits humains – met toujours le héros noir en infériorité, par rapport au modèle blanc, et par conséquent ce type, « descendant direct des

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

premières représentations, continue à emplir les pages de toute une littérature exotique française et blanche créole, puisque les principaux attributs négatifs sont liés au voile noir de la peau, malgré les chairs à vif, continue à signifier l'inconnu. » (Lydie Moudileno, *op. cit.*, p. 15).

b) **l'assimilation,** dont le facteur le plus important est l'école coloniale, où les élèves apprennent à se comporter comme de bons sujets, parlant français et s'identifiant à la figure de l'exploiteur, du civilisateur, du Blanc donc. Sur le plan littéraire on assiste à l'émergence d'une production complètement en français, car l'utilisation de la langue créole a des connotations négatives pour la bourgeoisie antillaise naissante. La riche tradition orale est repoussée, au profit d'une littérature qui imite les écrits et qui s'approprie les représentations européennes du temps. Une autre conséquence de cette véritable décalcomanie est l'aliénation de l'Antillais, qui devient un personnage pathétique ou bien comique. « Son aliénation provient certes du fait qu'il est victime d'une situation particulière, en tant qu'instrument d'une histoire qui lui est refusée, mais également du fait que ce qu'il croit être sa propre fiction, où la voix de son sujet est dictée par un imaginaire qui lui est extérieur.» (Lydie Moudileno, *op. cit.,* p. 16). Une exception à cette littérature « doudouiste », factice, où l'Antillais n'est pas conscient du « masque blanc sur l'être noir » est le roman *Batouala* de René Maran (1921).

c) **la prise de conscience** de la « négritude », de « l'antillanité » ou bien de la « créolité » se place entre les années 1930 et 1990. La rupture avec la littérature d'assimilation est déclenchée dans les années '20-'40, par la présence de mouvements politiques, spatiaux et culturels cherchant à redéfinir la place des Noirs dans le monde, au sortir de la première guerre mondiale. Des publications comme *L'Etudiant Noir, La Revue indigène, Tropiques,* etc. témoignent de cette quête identitaire et d'un effort littéraire censé mener à un autre type de productions.

Le concept de *négritude* est lancé en 1939 par le poète martiniquais Aimé Césaire, dans un ouvrage qui va faire école : *Cahier d'un retour au pays natal*. Dans la préface de 1947 à ce recueil, André Breton considère Césaire « non seulement un Noir, mais tout homme » et le contenu de cette préface en dit long sur

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

l'admiration de Breton pour la force poétique du Martiniquais, dont le concept de *négritude* sera repris plus tard par le poète sénégalais L.S. Senghor.

Vers les années '50 on assiste à un mouvement de révision textuelle, en parallèle avec le ressourcement par l'Afrique et la prise de conscience d'une solidarité dans la diaspora. En 1956, après la clôture du *Congrès des écrivains et artistes noirs*, tenu à Paris, deux écrivains de la Caraïbe s'interrogent sur l'avenir du roman dans cette aire culturelle : le Haïtien Jacques Stephen Alexis (dans l'essai *Où va le roman ?*) et le Martiniquais Edouard Glissant (l'essai *Existe-t-il un roman nègre ?*). Le dernier continuera sa conceptualisation et il proposera, avec la concept d'*antillanité,* une nouvelle prise de conscience antillaise sur l'histoire et l'environnement culturel des îles (*Le Discours antillais*, 1957).

Peu à peu, la littérature antillaise s'enrichit d'œuvres où convergent plusieurs systèmes (l'oralité ; l'écriture ; l'imaginaire ; le symbolique) qui font du texte un métissage. On revalorise le rôle de la femme dans la généalogie et la transmission des traditions antillaises. Parmi les voix féminines les plus remarquables et remarquées des années '70, citons Simone Schwarz-Bart et Maryse Condé, représentantes de valeur de la littérature féminine francophone. D'autres auteurs, comme Daniel Maximin, Xavier Orville ou Vincent Placoly mettent l'accent dans leurs écrits sur une construction romanesque subtile et sur la saveur poétique de la langue.

En 1989, la publication de l'essai *Éloge de la créolité* (de Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant) réaffirme la quête identitaire de l'écrivain antillais, les auteurs prônant « une descente en soi-même, mais sans l'autre », c'est-à-dire un retour à la source-même du métissage et de l'antillanité. On assiste de nos jours à l'émergence d'une nouvelle littérature antillaise, qui met à l'œuvre une langue somptueuse et imagée, dans laquelle lé créole a une place de choix. Le succès mondial des romans de Patrick Chamoiseau, de Raphaël Confiant (*Eau de café*) ou de Maryse Condé (*Traversée de la mangrove*), les nombreux prix littéraires accordés à leurs productions sont la preuve de cet épanouissement.

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

Malgré tout cela, la traduction en roumain de ces productions n'est pas la preuve d'un engouement pour cette littérature, loin de là. Il s'agit, probablement, d'une faible connaissance de cette aire culturelle de la part des éditeurs, ou bien d'une méfiance par rapport au public roumain, qui pourrait ne pas « goûter » ce type d'exotisme.

À part cela, comme nous allons le voir dans ce qui suit, il y a des difficultés de transposition, provenant non seulement du style de certains écrivains (Chamoiseau, par exemple, est un des plus baroques !), de leur langue imagée, qui met à profit la richesse et la luxuriance du français des Antilles, mais aussi la présence d'un univers géographique et culturel, voire botanique, qui n'a pas de correspondances en roumain et qui demande pas mal d'efforts de la part du traducteur.

Vers la fin des années '70, plus précisément en '76, le roman *Pluie et vent sur Télumée Miracle* est publié par la maison d'édition Univers, qui dans ces années-là est presque l'unique pôle éditorial de promotion des littératures francophones en Roumanie. Quatre ans après la publication de ce texte aux Editions du Seuil (1972), la version roumaine signée par Veronica Vasiliu (responsable, Angela Cismaş, elle-même traductrice) est aussi riche, imagée et dense que le texte de départ.

Dès le titre, la traductrice opère une réduction, car le titre roumain de cet ouvrage – *Télumée Miracol* – préfère focaliser sur le personnage principal, la narratrice, et laisser de côté la *pluie* et le *vent* du texte-source (symbolisant les vicissitudes de la vie de cette femme) car la traduction littérale, *Ploaie şi vânt peste Télumée Miracol,* aurait été une construction pas très conforme à « l'esprit » du roumain.

Pour ce qui est du texte proprement-dit, on constate le long des 255 pages de la version roumaine que la traductrice réussit la performance de rendre dans la langue-cible la spécificité du style de Simone Schwarz-Bart, c'est-à-dire cette langue imagée, où les mots créoles ne sont pas tout simplement intégrés au français ou bien traduits et où la tradition orale est récupérée.

La narratrice, dont la voix et la perception du monde structurent ce roman, est une vieille femme, l'héroïne éponyme, Télumée, dont les ancêtres (présentés le long de la première

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

séquence) avaient connu l'esclavage, en Guadeloupe. Minerve, Toussine, Victoire et beaucoup d'autres femmes de cette famille défilent devant les yeux du lecteur, depuis l'époque de l'abolition de l'esclavage et jusqu'au présent de la narration, couche temporelle qui se situe probablement vers le milieu du XX^{e} siècle. Voilà pour ce qui est de la scène de première rencontre entre Victoire, la mère de la narratrice, et son second mari, appelé Haut-Colbi, où le texte roumain ne perd rien de la spontanéité et du rythme de l'original :

« În ciuda celor două copile bastarde, mama mea nu era chiar o femeie de lepădat. Înainta în viaţă plină de-aceeaşi aşteptare, de-aceeaşi sprinteneală ca pe vremea când n-o atinsese încă mâna nici unui bărbat. Anii o împliniseră, astfel încât acum era, în plin soare, ca o păstaie de vanilie ce-a pocnit şi-şi răspândeşte întreaga aromă. Într-o bună dimineaţă plecă, plină de graţie, fredonând ca de obicei. Atunci îl văzu pe Haut-Colbi şi cântecul ei se opri deodată. Se spune că au rămas un ceas întreg în contemplaţie unul în faţa celuilalt, în mijlocul drumului şi sub ochii tuturor, cuprinşi de acea uimire care face să se strângă inima oamenilor când, pentru prima oară, visul coincide cu realitatea. » (pp. 40-41).

Pourtant, la phrase qui suit ce paragraphe, « Nu întârziară să facă casă comună, schimbându-mi astfel şi mie soarta » (p. 41) nous semble un calque trop évident du français « Ils ne tardèrent pas à… », ce qui aurait pu être rendu en roumain par « N-a trecut mult şi… » ou bien « Nu peste mult timp… », des constructions moins artificielles que celle proposée par la traductrice, surtout si l'on tient compte du personnage qui parle.

L'histoire de ma vie, seconde partie du texte, est une remémoration des événements qui ont marqué la vie de Télumée, depuis son entrée dans la case de sa grand-mère, la Reine sans Nom (Regina fără Nume), qui l'a élevée, et jusqu'à sa vieillesse : ses compagnons de jeux, à Fond-Zombi ; la vie dans ce village où tout le monde partageait les moindres secrets ; son amour naissant pour Elie ; son travail dur comme domestique au domaine de la Belle-Feuille, où elle reste jusqu'au moment où le maître lui fait des avances ; son mariage avec Elie et la période de bonheur intense – la plus belle de sa vie – qui prend fin à cause de la

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

maladie mentale d'Elie ; le retour de Télumée chez sa grand-mère et la mort de celle-ci ; la période que Télumée passe isolée dans la forêt, chez une vieille sorcière, Man Cia ; la petite ferme qu'elle fonde sur la colline appelée La Folie ; les années passées avec Ambroise, qui la respecte et qui l'aime ; la mort de ce dernier, lors d'une grève ; l'ingratitude de l'enfant qu'elle adopte et élève ; enfin, son nouveau statut de vieille sage, de guérisseuse qui connaît les secrets des plantes et que tout le monde respecte.

La dernière séquence, par laquelle la boucle est fermée et l'histoire rejoint son point de départ, c'est-à-dire la scène où la narratrice est assise dans son jardin, a une signification bien plus profonde que celle de clôturer un texte. Elle contient le credo de la vieille négresse, une attitude calme devant la mort qui approche. Ayant vécu en parfaite communion avec son île, avec la nature, ayant respecté un code immuable, Télumée affronte l'idée de la dissolution finale avec calme, avec une certaine joie, car rien ne lui semble inutile ou laid dans son monde. Cette force, cette grandeur vraiment miraculeuses lui viennent d'une longue lignée de femmes qui lui ont transmis leur savoir. Prête à affronter la mort, Télumée termine son discours en toute sérénité et elle mourra debout dans son jardin ; cette clôture du roman, qui prend des tons d'apothéose, est rendue en roumain tout en gardant la cadence des phrases du texte-source, tout en imprégnant l'ensemble de majesté et de force :

« Aşa cum m-am zbătut, alţii au să se zbată şi ei, pentru încă multă vreme, oamenii vor cunoaşte aceeaşi lună şi acelaşi soare, vor privi aceleaşi stele, vor vedea în ele ca şi noi ochii morţilor. Am şi spălat de pe acum şi am clătit hainele pe care doresc să le simt pe mine când nu voi mai fi. Cu răsăritul şi cu apusul soarelui, zilele se scurg şi nisipul pe care-l ridică briza îmi va înnămoli barca, dar voi muri aici, aşa cum mă aflu, în picioare, în mica mea grădină, ce bucurie !… » (p. 256, fin du roman).

Un autre chef-d'oeuvre de la littérature antillaise, traduit en roumain quatre ans après sa publication en France, est le roman *Texaco* de Patrick Chamoiseau (prix Goncourt 1992), paru aux Editions Amarcord de Timişoara en 1996, dans la traduction de Margareta Gyurcsik.

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

Traduire Chamoiseau est une entreprise des plus difficiles et des plus gratifiantes en même temps, et ce n'est qu'un exégète et un promoteur des littératures francophones en Roumanie comme Margareta Gyurcsik qui puisse assurer le passage en roumain d'un texte aussi luxuriant que *Texaco.*

Dans cette « épopée créole », l'auteur mélange savamment des moments de l'histoire de son peuple, des scènes de la vie quotidienne, des bribes de l'imaginaire créole (fables, incantations, poèmes, récits, etc.), tout cela pour aboutir à un texte brillant, qui requiert plusieurs grilles de lecture afin de livrer tous ses secrets.

Le statut et les fonctions du narrateur sont assumés par une vieille femme, Marie-Sophie Laborieux, fondatrice du quartier Texaco à Fort-de-France (appelé ainsi d'après le nom de la compagnie pétrolière américaine qui est la propriétaire du terrain). Au début des années '80, les autorités veulent raser ce quartier, le considérant insalubre, et c'est ce qui déclenche le récit car la narratrice, qui a une mémoire fabuleuse, se met à raconter à l'envoyé de la mairie (un certain Christ, spécialiste en urbanisme) la longue histoire du quartier et de ses habitants.

Ses incursions dans le passé individuel et collectif vont bien plus loin que le XX^{e} siècle ; le « sermon » de Marie-Sophie contient plusieurs séquences, autant de couches temporelles vers lesquelles elle attire l'attention de son interlocuteur, ainsi que celle du « marqueur de paroles » c'est-à-dire un dénommé…Chamoiseau. Il y a donc : *Autour de Saint-Pierre ; Temps de paille (1823-1902) ; Temps de bois-caisse (1903-1945) ; Temps du fibrociment (1946-1960) ; Temps béton (1961-1980).*

De cette manière, une vaste fresque, peinte en couleurs vives et brillantes, se déroule devant les yeux du lecteur et, dans sa variante roumaine, elle ne perd rien de sa richesse, de sa beauté baroque. C'est une saga bien créole, où des histoires individuelles – d'amour, d'injustice et de mort – se mêlent à la grande Histoire collective, et les protagonistes ne se rendent même pas compte d'y être coincés.

Voilà pour ce qui est de l'époque où les Noirs (parmi lesquels le père de la narratrice, Esternomme), une fois

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

affranchis, acquièrent un nom, i.e. une identité civile, fait narré avec humour par Chamoiseau et qui garde en roumain toute sa saveur :

« În zilele imediat următoare confirmării libertății, el dansă cu ea, bău şi cântă. Dansară cu şi mai mult foc când primăria deschise nişte registre groase pentru a face recensământul negrilor-de-pământ şi a le oferi o stare civilă. După o coadă ce păru că durează un secol, Esternomme al meu şi Ninon a sa staționară două secunde în fața unui secretar de primărie cu trei ochi. Printr-o trăsătură de condei, acesta îi ejectă din viața lor de savană în favoarea unei existențe oficiale sub patronimele de Ninon Cléopâtre şi Esternomme Laborieux (pentru că, exasperat, secretarul cu condeiul găsise că Esternomme era laborios în strădania sa de a-şi găsi un nume). Apoi, împreună cu ea, începu să aştepte, ca şi ceilalți (păstrându-şi capul limpede), că nu se ştie cine o să vină spre a împărți plantația în tot atâtea bucăți câți negri. Dar dracul şi-a vârât coada… » (p. 121).

Sophie-Marie Laborieux raconte le fil de sa vie depuis son adolescence jusqu'à l'âge mûr, où elle fonde la quartier Texaco, et jusqu'à la vieillesse, le présent de la narration. Tout le long de son existence, elle a rencontré pas mal de personnes dont elle parle avec amour ou humour, avec joie ou amertume, l'âge aidant à mieux comprendre le temps de sa jeunesse. On voit défiler des personnages comme Madame Latisse ou Mlle Larvolle, chez qui Sophie-Marie avait travaillé ; le beau Basile, celui qui lui fait découvrir l'amour charnel ; Monsieur Alcibiade et son épouse « une madame Elénore », des Noirs dont on critique la grande soif d'intégration ; Papa Totone, un vieux guérisseur qui lui transmettra une partie de son savoir ; des compagnons connus sur le tard, Nelta et puis Ti-Cirique, auxquels Marie-Sophie n'a pas pu donner d'enfants.

À côté des personnages fictifs, Chamoiseau fait entrer dans la trame du récit deux personnages bien réels, selon une stratégie dont il se sert, comme beaucoup d'autres romanciers, pour « enraciner » la fiction dans le réel. Il s'agit du poète Aimé Césaire, homme politique également et maire de Fort-de-France pendant « l'époque du fibrociment », figure qui est assez décevante.

BDD-A4938 © 2004 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

Il s'agit aussi du Général de Gaulle, lors de sa fameuse visite en Martinique, en 1964, épisode qui concentre toute l'ironie de Chamoiseau, et qui dénonce, en fait, la communication défectueuse entre la métropole et les DOM, entre les Français et les indigènes. Voilà pour ce qui est de l'accueil que les Martiniquais réservent au chef de l'État, fragment dont la version roumaine surmonte les difficultés dues en majeure partie à la richesse lexicale de Chamoiseau aussi bien qu'aux différences culturelles :

« Am sperat aproape patru ore sub arşiţa soarelui, împreună cu alte mii de persoane. Majoritatea îşi făcuseră un plan pentru a-i prezenta câte un necaz. Unii îi aduseseră cea mai rară dintre ignamele *bocodji*, o minune ce înfrumuseţează visele. Alţii îi aduceau orhidee rare, culese sub arborii din pădure. […] Pescarii, în haine de duminică, îi pregătiseră perle de lambii, cochilii cu reflexe irizate, solzi de peşti fermecaţi, carapace de broaşte ţestoase salinate ca lemnul cel mai de preţ, cai de mare scoşi din borcanele de rom şi formol, ramuri mari de coral transparent scânteind în soare. Nişte tâmplari cărau lădiţe de mahon vechi care trăia de parcă ar fi fost sidef. Trei croitorese îi pregătiseră feţe de masă ţesute cu fire de argint ca el să poată primi cum se cuvine pe ceilalţi regi ai lumii. » (p. 357).

Mais, hélas, tous ces préparatifs sont en vain, car ni Marie-Sophie, ni les autres ne réussiront à rencontrer leur héros :

« Ne-am petrecut restul zilei urmărindu-l pe De Gaulle prin Oraş. Făceam ocoluri mari pentru a ne încrucişa cu drumul său. O dată am crezut că-i zărim maşina, un DS negru, la colţul unei străzi. Acadius mă duse în mare viteză pe o scurtătură ciudată pentru a-l întâlni în aşa-zisul punct geometric. Dar de fiecare dată era în altă parte…la primărie…la prefectură…la bekeii din Didier…la catedrală…ba ici…ba acolo…Am alergat peste tot, Acadius nu cunoştea oboseala, mergea repede ca la o cursă de cros, bucurându-se de acest avânt fără sfârşit pe urmele Generalului devenit invizibil. » (p. 359).

La traduction roumaine du roman *Texaco*, ce « grand livre de l'espérance et de l'amertume du peuple antillais » peut être considérée une réussite, d'autant plus que la traductrice a dû puiser au plus profond du registre populaire, voire de l'argot, pour

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)

rendre la saveur du parler de certains personnages et surtout de celui de la narratrice.

À part cela, le texte roumain est émaillé, tout comme dans le cas de *Télumée Miracol,* de termes en italiques, expliqués par des notes du traducteur, unique voie d'accès du lecteur roumain dans l'univers luxuriant des Antilles : *igname, campèche, simarouba, madras, bombyx, pipiri, tafia, lambi, gaïac, toloman, caïmitier, goyave, sapotier, frangipan, latanier, courbaril, corossol, anoli, moudongue,* etc.

Pour ce qui est de termes comme *béké* (créole martiniquais ou guadeloupéen descendant d'immigrés blancs), *la Grand-Case* (terme utilisé par les esclaves pour nommer la maison du propriétaire de la plantation), i.e. des éléments très importants de la vie sociale aux Antilles, la traductrice s'est vue obligée, dans le premier cas, de forger un mot roumain sur le mot *béké, bekeul* et, dans l'autre cas, de donner une construction parallèle, *Marea-Colibă.*

Les nombreuses phrases en créole, un ingrédient dont Chamoiseau se sert assez souvent pour « assaisonner » ses textes, ne posent pas vraiment de problème de compréhension, car l'auteur les reprend d'habitude en français et donc, à part quelques cas, la tâche du traducteur est facilitée par cette stratégie éditoriale (les premiers romans de Chamoiseau, eux-aussi émaillés de mots en créole, contenaient un glossaire qui expliquait la plupart de ces termes ou expressions idiomatiques, indéniablement, vecteurs de « la couleur locale »…).

*

* *

Devant la richesse de la littérature antillaise contemporaine, on ne saurait souhaiter aux éditeurs roumains que de publier un peu plus de cette production, car, une fois familiarisés avec cet univers éloigné, les lecteurs roumains en seraient captivés.

BDD-A4938 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:05 UTC)